CULIPANDEO TEMBANDUMBA DE LA QUIMBAMBA : le voile blanc de la domination symbolique

ESTEBEKOUE

« Non, mon frère, y a combien de Noirs qui sont Profs dans les universités françaises ?
— Je connais deux ou trois collègues ici qui...
— Ils sortent d'où, ces deux là ? Et même si c'était le cas, est-ce que c'est suffisant, comparé au nombre de Noirs qui sortent des facs françaises, hein ? Vos deux ou trois profs noirs de France que vous connaissez, c'est de la fumée, ils doivent être vacataires ou quelque chose comme ça ! Ils sont là parce que pour l'instant il n'y a pas de Blancs disponibles. Et une fois que les Blancs seront là, on virera les Noirs !
— Vous êtes un peu catégorique !
— Je ne vous dis que la réalité, mon frère Un Noir ne peut JAMAIS être un vrai prof dans une grande université de ce pays ! Vos deux ou trois collègues, je vais vous dire ce qu'ils sont en réalité : c'est des Nègres de service, c'est tout ! C'est ce que j'appelle l'arbre qui cache la forêt tropicale ![1] ».

Suis-je autorisé à examiner ma propre trajectoire, mon « cas », à partir de ce qui précède (les régimes de représentation de l'Université en pays-France qu'il renferme), en partant de la hiérarchisation statutaire active à l'université en pays-France ? Revenons-y un peu : profs *vs* vrais profs, profs blancs *vs* profs noirs, vacataires, précaires, grande université *vs* petite université.

1. Alain Mabanckou, *Le sanglot de l'homme noir*, Fayard, Paris, 2012, p. 27.

Lavou 2013 les blancs de l'histoire.indb 31 12/03/2013 11:11:23

Il est aussi, dans cet échange, un autre régime de représentation qui attire l'attention ; il renvoie à une ethnogenèse internalisée, croisée et manifestement partagée : les tropiques désignant Noirs, d'une part, et, de l'autre, la France est identifiée à Blancs. Prendre-entrer drivaille critique dans ces régimes de représentation, depuis ma position de « prof », j'ignore si « vrai », tout comme j'ignore absolument, si je fais partie du décompte mentionné (cela manifestement ne concerne que les grandes universités !) dans l'échange ci-dessus, entraîne souvent un retour du balancier discursif de nature souvent répressive que les ayant-droit à prononcer sur l'Université-française récitent et ressassent inlassablement : pas de discrimination positive en France, à chacun-e selon son mérite, ses capacités, assez des ressentiments indécrottables des minorités, qu'elles/ils ailleurs voir ailleurs, argument grossier et outrancier, faute de goût, faciles entrepreneurs du victimaire qui se nourrissent et gargarisent de l'existence imaginaire d'un complot délibéré de l'homme Blanc contre elles/eux, marre de ce *sanglot de l'homme blanc* et ses flagellations.

Des réactions/réflexes qui sont, *de facto*, dissuasifs car rendant impossible, ou vain, tout échange critique véritable à propos de la représentance à l'Université, moins en termes d'opposition de races/couleurs (comme dans cet échange qui présuppose d'ailleurs que « prof » se décline forcément au masculin), qu'en ceux de la perception des sujets vécus comme habilités à dire à l'Université, à y occuper des postes, à gravir les grades et les échelons qui vont avec ; on s'intéresserait ainsi, je dirai pour ma part, aux rares « traces de l'Empire » qui y exercent et au regard qu'on a d'elles, ou qu'elles déclenchent, etc. On notera, par ailleurs, que les réactions en question sont d'autant plus productives, et, en conscience, défendues, *mordicus*, que dans notre monde tout petit tout le monde croit, dur comme fer, ou aime à se persuader d'y être rentré-e tout-e seul-e, à la seule force d'un dossier brillant, de qualités intellectuelles exceptionnelles, à la seule force d'un parcours notoire dont le couronnement naturel ne saurait être autre que l'accès à l'Université, en tant qu'enseignant-e/chercheur-e, etc.

Rien donc absolument à voir avec ce que Pierre Bourdieu donne à lire et à penser dans certains de ses travaux, sur la reproduction sociale, les *habitus* induits et reproduits ou encore sur le fonctionnement, pas forcément transparent pour les sujets qui y exercent, de l'*Homo academicus*. Ce dernier, si j'ai bien compris les hypothèses/propositions du sociologue, n'est pas que traversé et agi par un rapport de pouvoir, des luttes symboliques, une di/vision des disciplines, des logiques de champ, etc. L'Homo *academicus* se singularise aussi par une idéologie professionnelle que, celles et ceux qui

Lavou 2013 les blancs de l'histoire.indb 32 12/03/2013 11:11:23

sont à l'Université ou aspirent à y entrer, partagent, à partir des lieux imaginaires où croisent les idées de la méritocratie, de l'excellence, ou du *manifest destiny*. Ces inter-dits (lieux communs partagés) sont habités et hantés cependant par ses dénis, dénégations, des non-dits, des non-pensables ou des non-formulés, toujours tenus à distance mais revenant toujours, ne serait-ce que sous la forme de lapsus de toutes sortes.

Parmi ces « *unspeakeable things unspoken* » (Toni Morrison) il conviendrait, me semble-t-il, de prendre sérieusement en compte les « empreintes à la Colonie, à l'Empire » qui gèrent l'entrée des « traces de l'Empire » à l'Université, en France notamment, mais pas uniquement, la perception dont elles sont l'objet, la « carrière » qu'elles font quand, éventuellement, cela a lieu. Ce me semble-t-il ce que traduit brutalement l'une des deux voix impliquées dans l'échange qui ouvre cette réflexion. Même si elle n'est pas à négliger, la question n'est pas uniquement arithmétique parce que toute « trace de l'Empire », titulaire, d'un point de vue statutaire, court déjà le risque, d'être perçue comme surnuméraire, quelle que soit la discipline où elle est amenée à exercer.

C'est la raison pour laquelle il est difficile de ne pas être en désaccord avec le fonds de commerce, supposément critique, de l'ouvrage d'où est extraite la citation antérieure ; un ouvrage qui, au demeurant, consacre, malgré lui, la soumission, en appelant, au fond, constamment les Noir-e-s en/de France à vivre la vie (dussent-elles/ils aimer ou pas le manioc), sans s'encombrer de la Colonie, de l'Empire et des mémoires qui leur demeurent liées. Des injonctions, à se détacher de Colonie et de l'Empire d'autant plus fortes, que la globalisation est censée, entre autre choses, dissoudre les mémoires blessées de notre histoire ; elle les rendrait, en tous les cas, caduques et sans « objet ».

Au demeurant, quel est ce Noir, pour reprendre un questionnement de Stuart Hall, dont parle l'auteur du livre cité précédemment ? Peut-il continuer d'ignorer, que la catégorie de Noir-e, relève d'un inextricable et ne saurait uniquement se ramener à l'ordre de quelque chose d'empirique, d'automatiquement visible et perceptible ? Comment enjoindre sérieusement Noir-e à se défaire de son « château de couleur » ou des « mémoires » qui l'entraveraient, l'empêcheraient d'évoluer, lorsqu'on reproduit soi-même, des lieux communs, des schèmes de perception, des présupposés et des catégories de la domination ? Renseigner des lieux communs est manifestement plus rentable que de s'échiner à rompre avec ce que tout le monde pense... naturellement.

Lavou 2013 les blancs de l'histoire.indb 33 12/03/2013 11:11:24

Que veut dire exactement l'homme noir en pays-France, en Espagne, en Amériques, en Afriques, en Asie, dans les Caraïbes[2] ? Il n'a certainement pas échappé à l'auteur du *sanglot de l'homme noir* que les différents combats des Noir-e-s, pour prendre quelques exemples, depuis la fin de l'esclavisation transatlantique et de la colonisation, visent justement au mieux-être, au respect de la dignité humaine. Il ne lui aura pas échappé non plus le prix très élevé payé lors de ces combats pour la dignité humaine à laquelle elles/ils devraient pourtant naturellement avoir droit ; il ne lui aura pas échappé qu'elles/ils n'avaient pas droit à une citoyenneté pleine et active. Comment ne pas s'apercevoir que ces combats firent (et continuent de l'être) l'objet d'une dévaluation symbolique constante, d'une délégitimation politique systématique, au nom justement de la propension pathologique de Noir-e au sanglot, à la « communautarisation », à la « complaisance ou concurrence victimaire », à vouloir tout, tout de suite (tels des enfants ?) alors qu'il y a des étapes à franchir, des procédures démocratiques et des « évolutions » à ne pas brusquer.

Doit-on, par exemple, rappeler que, il y a une charge de temps, quand le *Welfare State* fut l'objet d'attaques d'une rare violence, principalement de la part de la droite, mais aussi, de la part des *have* transclasses, transraces, transethnies, la femme noire (*African American*) a été dépeinte en exemple par antonomase non seulement de l'illégitimité de cette politique redistributive (« assistanat public » selon les détracteurs de ces dispositifs) de l'État *us*américain mais aussi de son mauvais fonctionnement ? Pourquoi ce donc ? Parce que la femme noire dans ce pays passerait son temps délibérément à pondre des enfants (donc à forniquer excessivement, sans contrôle) dont elle serait absolument incapable de s'en occuper, donnant ainsi naissance à de futur-e-s délinquant-e-s, à des éléments nuisibles/improductifs pour le *mainstream* social *usa*méricain. Comme si l'unique récipiendaire et bénéficiaire de l'État providence, version *usa*méricaine, était la femme noire.

En notre pays-France, toutes les propositions tendant à contrer ou à amoindrir le délit de faciès, pas que lors des contrôles de police, sont, ces dernières années, quasi systématiquement décrédibilisées, rejetées ou différées, alors que parallèlement on vilipende (pas toujours pour les raisons affichées) les « communautarismes », on parle des candidats de la diversité (en quoi sont-ils/elles plus divers que les autres ?), on crée des amalgames entre immigré-e-s,

2. Victorien Lavou Zoungbo « De pelona » a « negra » : interpelacion racial y agencia (trans)individual. Bojeo analitico de la cancion « Me gritaron negra » de Victoria Santa Cruz », in http ://cimarrones-peru.org/victorien-lavou-zoungbo.htm, posté le 10 mars 2012.

Lavou 2013 les blancs de l'histoire.indb 34 12/03/2013 11:11:24

étranger-e-s et citoyen(ne)s français-es de « couleur », on parle de « minorités visibles » (mais que perçoit-on alors si naturellement ?), on met fermement en garde contre la « discrimination positive » (*quid* de la discrimination négative ?). N'est-on pas là face à un paradoxe qui ne fait que renforcer la mise à l'index des *Huns* et, conséquemment, nuire à leur volonté d'accéder à une citoyenneté pleine et active, aux droits humains des fois les plus élémentaires ?

Point n'est besoin en somme de dire, comme à la bonne vieille époque, ou entre gens braillards qui cependant se comprennent aisément, merde au Nègre, merde aux Afro-descendant-e-s. Les imaginaires amorcés par l'idée d'évolutionnisme ou de *tokenism* policé et civilisateur s'en chargent positivement. Il faut donc savoir de quoi l'on parle, surtout si ta parole porte et que, par cette espèce d'identification pigmentocratique opérante que tu ne mets jamais en tension, elle risque d'être facilement récupérée et muée en dispositifs imaginaires servant à disqualifier. Je veux dire par là qu'une réussite individuelle, aussi brillante fût-elle, n'autorise pas le mépris des luttes collectives pas plus qu'elle n'autorise la simplification, à outrance, de la portée politique des démarches citoyennes visant à la reconnaissance publique et officielle de certaines mémoires blessées qui, le moins qu'on puisse dire, continuent de hanter le « vivre ensemble républicain ». Malheureusement, ce n'est jamais le bon moment d'en parler ni d'en débattre rigoureusement, car il y a toujours des urgences plus urgentes, des urgences plus nobles. Ces débats refoulés, toujours différés, sont-ils en soi impropres à la pensée démocratique ?

Continuer, comme le fait une certaine *doxa*, en alliance objective avec certains penseurs médiatiques, à vouloir assigner Noir-e, en diasporas, mais aussi sur le continent africain, à l'« évolution » c'est, au mieux, faire preuve d'un inqualifiable cynisme, au regard de l'ordre néocolonial du « Tout-monde », et au pis, cela en revient à une autre façon de reconnaître (en récitant, des fois malgré soi, un discours racialiste), qu'elle/il ne l'est pas, ou pas assez ou, encore, qu'elle/il n'est pas apte ontologiquement parlant à « évoluer ». Il convient donc de s'efforcer de sortir de la grande nuit des représentations, à bon compte des Noir-e-s, des Afro-descendant-e-s.

Dans le cas contraire on continuera à parler le langage de la domination qui s'accommode très bien de gentilles et innocentes invitations, toujours adressées aux mêmes, à vivre la vie ; ce genre d'invitations bon marché, plaît réellement à la « majorité », que tu crois prendre à témoin, mais qui en réalité te cite à comparaître, devant micros et plateaux télévisuels, du fait (ce n'est pas à négliger) de l'identification bio-chromatique qu'elle est très capable de

Lavou 2013 les blancs de l'histoire.indb 35 12/03/2013 11:11:24

faire entre toi et le sujet dont tu parles. Tu es donc librement, car qui te nierait ton droit à la parole, au libre arbitre, invité à inciter tes congénères (qui te ressemblent tant, mais tu fais si différent par ton aisance, ton entregent, par ta réussite propre et fulgurante, bien que finalement tempérée par le fait que ce soit dans un là-bas) à sortir de leur torpeur, de leurs atavismes.

Pas d'« Oncle Tomisme », assurément, mais ce discours qui est servi-là, dont la franchise ou la nouveauté (en réalité une vielle lune continûment ressassée) fascinent les ignorances (des existences et luttes des Noir-e-s qui ont été et sont tout sauf homogènes) et ne fait que renforcer – dans cette langue, incontestablement bien maîtrisée (enrichit ça et là par des proverbes africains), bien que empesée (par le trop vouloir bien dire) que nous leur avons léguée –, des poncifs et des lieux communs dont cette même majorité aime à se repaître : vivre la vie, vivre sa vie, vivre la vraie vie, vivez vos vies, ne vous encombrez du fardeau des mémoires liées à la Colonie, à l'esclavisation. Vivez et ignorez le « reste ». Croquez la vie à pleines dents ; en outre, dame Nature vous a si prodigieusement gatés.

En attendant :

> Il ya quelques années ont paru des statistiques anglaises qui ont fait scandale : 37 pour cent des hommes noirs de Grande-Bretagne ont leurs empreintes ADN recensées dans le fichier national de la police, alors que seuls 9 pour cent des hommes blancs y figurent (*The Guardian*, 5 janvier 2006). Toutes ces personnes n'ont pas nécessairement été condamnées ou même poursuivies. On se trouve-là face au délit de faciès (ou de « sale gueule ») reposant sur le stéréotype que les étrangers de couleur, et tout particulièrement les Noirs, sont voleurs et violents. Ce délit s'explique certainement par du racisme explicite de la part de certains policiers, mais il est également dû à la mise en application inconsciente, involontaire, de la croyance selon laquelle les Noirs sont davantage enclins à la délinquance[3].

Quid de notre pays-France, de la Belgique, des USA, de Cuba, de l'Argentine, de la Colombie, du Brésil, de l'Équateur, de l'Espagne, du Portugal, de la Hollande ?, etc. En attendant, il est permis de se demander à l'aune de quoi « on » arrive à déterminer ce fameux « reste ». Vivre la vie *adonf*, comme si cela se faisait en dehors des régimes des représentations collectives qui, justement, jouent dans le noir, endiguent le désir, partagé par Noir-e, ou son tenant lieu, de bien vivre, c'est-à dire, de ne pas être constamment,

3. Jacques-Philippe Leyens, *Sommes-nous tous racistes ? Psychologie des racismes ordinaires*, Éditions Margada, 2012, p. 94.

Lavou 2013 les blancs de l'histoire.indb 36 12/03/2013 11:11:24